

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - 5 cents la copie

1431^{re} ANNÉE, No 713.—SAMEDI, 1^{er} JANVIER 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX. 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



NOS FLEURS DU CANADA POUR LE NOUVEL AN

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1er JANVIER 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Nos souhaits, par F. Picard.—La dernière nuit de l'an, par Urg. d'Alsace.—Poésie : Pour le Jour de l'An, par Charles Fuster.—Le temps fuit, par Dollard.—Nos gravures, par F. Picard.—Ecole littéraire de Montréal.—Poésie : Le flot montait, par E. Dick.—La prière du petit Acadien, par F. Picard.—M. Edmond Dupré.—La légende du Jour de l'An.—Poésie : Tout est consommé, par E. Desroches.—Les ruines de Montréal, par H.-A. V.—L'hiver, par Mme M.-L. Bergeron.—Petite poste en famille.—Bibliographie.—Poésie : La dernière heure de l'année.—Notes d'histoire naturelle.—Légendes hongroises.—Un singulier pêcheur.—La gare du Pacifique.—Le sport : Le patin et le jeu de dames.—Choses et autres.—Feuilleton.—Théâtres.—Deviette.

GRAVURES.—Nos Fleurs du Canada pour le Nouvel An.—Portrait de M. Ed. Dupré, président de la Chambre de Commerce de Québec.—A la santé des lecteurs du *Monde Illustré*.—Le jour de l'An au matin.—Premières étrennes de Lébé.—Salut au nouvel An.—Dîner d'une famille Acadienne servie par les anges.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS SOUHAITS

Pour la seconde fois, voici revenue pour moi l'époque du Nouvel An au MONDE ILLUSTRÉ.

Avec quel bonheur je saisis cette occasion d'exprimer publiquement ma reconnaissance à ceux qui m'ont fait du bien—au premier rang desquels on me permettra de mettre un des hommes les plus distingués, les plus savants, mais certes le plus modeste : le bon, le vénéré M. l'abbé A. Thérien, aumônier de la Maison de Réforme de Montréal, le dom Bosco de notre ville. Sa respectable mère est une autre Marguerite Bosco. Je prie Dieu de leur payer au centuple, dès ici-bas, le bien qu'ils font à tous, qu'ils n'ont cessé et ne cessent de me faire.

A vous, chers et fidèles abonnés, aimables lectrices, petits enfants chéris qui nous lisez, pauvres, riches, je vous souhaite le bonheur. Non le bonheur consistant uniquement dans la jouissance des choses passagères de la terre : mais le bonheur vrai du bien accompli parce que c'est un devoir impérieux ; le bonheur, à vous, riches, de faire des heureux autour de vous ; à vous, pauvres que mes parents m'apprirent à aimer comme on aime des frères, je souhaite toute sorte d'adoucissement à votre malheureux sort ; je souhaite que vous ayez un peu—de quoi vivre honnêtement—de cet or que d'autres possèdent sans savoir en jouir ; je prie Dieu qu'il bénisse vos familles, qu'il fasse de

vous tous des Canadiens fermes dans la foi comme les Acadiens, braves comme les Patriotes de 1837, invincibles comme ceux de Montcalm.

A vous, petits enfants, je vous souhaite de faire le bonheur de vos excellents parents, par votre piété, votre application, mais surtout, entendez-moi bien, par votre soumission respectueuse. Oh ! que je souffre donc, quand j'entends un enfant répondre malhonnêtement à ses parents ! Il me semble que la terre va s'ouvrir sous lui, tant ce crime est grand ! N'est-ce pas ainsi qu'ils se préparent tout doucement à devenir des monstres, qui oseront frapper (horreur !) un père, une mère ?... Jamais, j'en suis sûr cela ne se rencontrera parmi vous qui me lisez ! Je vous en parle parce que j'ai vu cela !

A notre jeunesse si bonne, si sympathique, celle des pensionnats comme celles des collèges, de nos universités, je souhaite que les études profitent. Que les jeunes personnes prennent le goût du travail intérieur, de tout ce que doit connaître une bonne ménagère, une vraie maîtresse de maison ; qu'elles conservent, qu'elles développent la grâce, l'innocence, leur apanage, valant mille fois l'érudition la plus vaste. Mais cependant, les belles lettres étant une noble distraction, parfois même une réelle vocation, qu'elles n'hésitent point : elles trouveront toujours au MONDE ILLUSTRÉ bon accueil et la meilleure place.

Aux jeunes gens, je souhaite qu'ils n'abandonnent point la voie dans laquelle ils marchent fièrement depuis longtemps. Combien d'entre eux peuvent être comparés aux meilleurs écrivains de Paris !

A toutes nos collaboratrices, à tous nos collaborateurs, à l'étranger ou au pays, nous exprimons notre vive gratitude de l'aide qu'il nous ont apportée dans notre rude tâche : nous osons les supplier de nous continuer cette aide. Nous leur promettons, de notre côté, d'employer les moyens en notre pouvoir pour faire apprécier leur talents.

Nous faisons des vœux ardents de prospérité, de bonheur, pour nos excellents et humbles amis, qui composent et impriment notre bien-aimé journal : rarement, on pense à eux—je ne puis les oublier un seul jour !—Sans eux, que seraient nos écrits ?... Ils savent, eux qui travaillent avec moi, combien mes vœux sont sincères ! Tous sont si bons, d'ailleurs !

A notre administration, je souhaite de ne point regretter d'avoir créé le MONDE ILLUSTRÉ, et d'y trouver une source de profits.

Enfin, je me souhaite (me le permettra-t-on ?) de voir autour de moi, tout le monde heureux, et de jouir du bonheur de chacun. Je souhaite que le bon Dieu me donne assez de cœur pour me dévouer, dans la mesure de mes moyens, à tous ceux à qui je pourrais être utile.

A tous, je dis du fond de l'âme : Bonne et Sainte Année ! Santé parfaite, bonheur selon Dieu !

F. Picard

LA DERNIÈRE NUIT DE L'AN

"Le silence est bien précieux, pour les esprits sérieux."

Minuit allait sonner.—J'écoutais la tempête qui mugissait au dehors et semblait être le dernier soupir de l'année expirante.—J'inclinai la tête, comme on penche son front près d'un ami mourant, et je réfléchis !

Sortie de l'abîme du temps, d'où vient tout, où tout retourne, l'année 97 s'en allait à jamais s'engloutir dans cet abîme du passé, emportant avec elle l'incorruptible tribut de mes jours, que nous devons tous rendre au Souverain Seigneur. Puis, lentement je retournai les feuillets du livre de ma vie passée ; alors, mes souvenirs lointains revinrent semblables à des hôtes conviés aux funèbres festins du redoutable Ordonnateur de toutes choses. Je les vis, silencieux et mornes, s'asseoir à mes côtés et me faire revivre mon passé. J'y apercevais des adieux, refroidis sur

des lèvres chéries ; des illusions nombreuses, des espoirs laissés aux ronces de la route ; des fautes, des regrets, des perfidies honteuses et sourdes, des cœurs... qui s'étaient lassés de m'aimer !

Triste et douloureuse compagnie, n'est-ce pas ? que chacun pourtant voit sur ses pas au dernier jour de l'année !

Voilà pourquoi, mon esprit s'éleva à des considérations plus hautes : d'ailleurs, seul avais-je souffert ? Avais-je le droit de déplorer mon sort ? Puis-je pleurer mes maux, quand je vois les plus saintes causes suivre le douloureux chemin du Golgotha ?—Que pèse, en effet, mon destin, infime que je suis sur cette terre ? Cependant, je puis pleurer avec justice, si je gémis avec et sur les autres ! Oui, quand je vois l'arche sans boussole être le jouet des flots menaçants et populaires ; quand je vois cet objet de vénération de tous les âges anciens devenir le jouet des mains impures et pofanes ; quand je vois les portiques sacrés, où les forts et les preux de tous temps se sont humblement prosternés, souillés par d'ingrates manœuvres et salis par d'infâmes insulteurs ; quand je vois l'impie cruel et railleur retenir en sa main sacrilège les biens de la cité sainte, et se moquer de cet Illustre Vieillard que protège en vain, à défaut de canons, sa double majesté, oh ! alors, je me dis : mes tristesses comparées aux autres ne sont donc rien ? Et, si je reste avec les miens, n'ai-je pas lieu de pleurer avec eux ? Ah ! il faudrait alors ne pas avoir d'yeux pour voir, ni de cœur pour sentir. Ne l'ai-je pas vue, cette religion qu'ont révéra nos pères, boire, par ses propres enfants, à l'amer calice de l'ingratitude et du mépris ? n'ai-je pas vu son humble et fidèle enfant ne pouvoir plus compter les pleurs qu'elle versait si tristement ? et je ne me sentirais pas là, là entendez-vous, une profonde affliction ? Et dire qu'en face de tels forfaits, de telles infortunes, des hommes demeurent froids, insensibles ou railleurs ? que parmi ce vil troupeau, les meilleurs se trouvent être les moins indifférents ? N'ai-je pas le droit de demander, où sont les vaillants d'autrefois, les forts, nos pères ? C'est alors, qu'attristé de tant d'abaissement, je m'écrie :

—Ah ! les chênes sont bien tombés, mais il ne pousse donc sur leurs racines que des arbrisseaux, qui tremblent au moindre vent ?

O mon pays ! je m'effraye de ton avenir, et puisque ton présent m'afflige et m'indigne, j'irai vivre de ton passé. J'avais épuisé toute mon amertume, et mes yeux se noyaient dans les larmes ; longtemps je restai silencieux.

Soudain, je relevai la tête et crus distinguer un battement d'ailes ; entendre, dans les sifflements du dehors, une voix qui disait :

—Moi qui change la terre, et triomphe aux cieux, je veille sur vous depuis votre berceau, ayez confiance, et vous serez heureux !

La voix se tut : l'airain résonna, il annonçait au monde 98 ! Le calme revint dans mon cœur, et regardant ce vaisseau qui allait sombrer, je fis cet appel à ses passagers :

—Je puis vous montrer dans la brume lointaine un phare lumineux, pour y guider vos pas. Ne le reconnaissez-vous pas ? c'est notre mère, l'Eglise.

Ne dites donc plus : la foi s'en va, les vertus dépérissent, les mœurs s'altèrent, la religion décroît ; allez, venez tous à ce globe de feu ranimer vos courages, car Dieu vous le donne pour éclairer votre route.

Urg. d'Alsace

Admirez la générosité du monde ? Il donne tout à ceux qui n'ont besoin de rien.—G.-M. VALTOUR.

Maître pour maître, j'en aime mieux un que cent mille.—CHS GOUNOD.

Qu'est-ce qu'un verre d'eau dans l'univers ? Le prix de l'éternité, si vous le donnez à un pauvre.—L'abbé GERBET.

POUR LE JOUR DE L'AN

Quand revient le Jour de l'An,
Les poètes, grommelant,
Maudissent la Destinée.
Moi, je leur réponds : " Tout beau !
Quoi que fasse l'an nouveau,
Ce sera la bonne année ! "

Sous le ciel bas de l'hiver,
Nul arbre n'est plus couvert
De sa floraison fanée ;
Mais, malgré les mécontents,
Il reviendra, le printemps !...
Ce sera la bonne année !

Amis, frères de douleur,
Nous devons, j'en ai grand peur,
Mener la lutte acharnée ;
Mais nous mettrons de moitié
La douleur et l'amitié :
Ce sera la bonne année !

Les mourants, sur les grabats,
Tendront encore les bras
À leur triste maisonnée ;
Mais les enfants des berceaux
Auront leurs rires d'oiseaux :
Ce sera la bonne année !

Pour les amoureux déçus,
Les bois ne reprendront plus
Leur musique d'hyménée ;
Oui, — mais les amants vainqueurs
Sentiront chanter leurs cœurs :
Ce sera la bonne année !

Et puisque, dans l'an qui vient,
Quelques-uns s'aimeront bien,
Fût-ce une seule journée,
Moi je dis : " Nargue aux poltrons ! "
Et l'année où nous entrons,
Ce sera la bonne année !

Charles Fuster

LE TEMPS FUT

Le temps, coursier rapide, entraîne tout dans sa course. L'éternité le poursuit sans relâche, et il s'enfuit vers elle. Parti de l'un de ses rivages, il se hâte de toucher à l'autre. Pas de ralentissement, pas de repos pour lui.

Le fleuve qui arrose une contrée, tantôt ralentit son cours, tantôt le précipite avec fracas. Le temps roule ses flots dans un mouvement uniforme. Toujours rapide, toujours irrésistible, toujours infatigable, il obéit ponctuellement à la puissance et à la sagesse infinies de la main qui le fit jaillir du néant, qui traça d'avance les limites de sa course, et qui lui donna l'élan.

Le temps est généreux. Il se prête à des milliers d'existences nouvelles tous les jours. Il se prête à la fleur qui s'épanouit et exhale ses parfums ; à l'arbrisseau qui verdoie sur la colline ; à l'abeille qui cueille son miel au calice des fleurs ; à l'oiseau qui se balance dans les airs ; au lion qui rugit dans la forêt ; et à l'homme dont le visage rayonne de la lumière de Dieu.

Le temps se retire à l'improviste. Il quitte soudain le riche courbé devant ses monceaux d'or ; il abandonne le voluptueux plongé dans ses criminelles ivresses ; il s'envole de l'ambitieux à la veille d'atteindre au point culminant des honneurs ; il met subitement l'impie en face du Dieu qu'il blasphème, et, avec la rapidité de l'éclair, précipite l'athée dans le feu de la colère de Celui qu'il nie.

Le temps, né avec l'univers, finira avec lui. Dans sa course, il aperçoit Adam et Eve sortis radieux des mains du Créateur, et l'éclat de ces deux chefs-d'œuvre l'éblouit. Il fuit, il fuit toujours, lorsque soudain s'ouvre béant devant lui l'abîme creusé par leur chute ;

une pâleur subite l'assombrit ; mais il se rassure à la vue du rayon d'espérance que la miséricorde de Dieu fait briller au front des coupables.

L'humanité coule à pleins bords de sa source, et la terre se peuple d'habitants. Mais à mesure que les siècles s'accumulent, les mœurs se corrompent et le genre humain, livré à toutes les hontes, à toutes les abominations, oublie tout à fait son Créateur.

L'an 1657 de la création, la colère du ciel éclate. Le Temps, obéissant aux ordres du Très-Haut, se fond pendant quarante jours et quarante nuits, en torrents vengeurs qui balayent de la surface du globe jusqu'au dernier rejeton de cette race maudite et corrompue.

Noé, seul avec sa famille, échappe à la catastrophe et repeuple la terre de ses innombrables descendants.



Les royaumes naissent, les empires se fondent, les passions se déchainent et les guerres éclatent de toutes parts. L'idolâtrie redevient la reine du monde. Le Temps fuit, et à mesure qu'il fuit tout se pulvérise, tout. Seul, le peuple que Jéhovah s'est choisi, survit aux ruines.

L'heure marquée par Dieu sonne enfin. L'univers se tait, Jésus-Christ apparaît parmi les hommes, et les ténébres du paganisme s'évanouissent devant les splendeurs de son visage.

À cette heure solennelle, le temps se voit avec étonnement, tel qu'il était à son premier point de départ, jeune, radieux, plein de joie, d'espérance et de vigueur.

Il voit avec admiration que les planètes et les astres, qui forment son brillant cortège, se trouvent, après quarante siècles de révolution, exactement dans la même position que lorsqu'ils reçurent l'ordre de partir avec lui, et de marquer fidèlement son âge.

Il reprend sa course avec une ardeur nouvelle.



Le Christianisme, la croix à la main, et l'auréole du martyr au front, conquiert le monde. Le vieil empire romain expire dans de violentes convulsions, et les royaumes des chrétiens s'élèvent sur ses débris.

Depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, que sont devenues tant et de si florissantes institutions humaines ? Où sont ces dynasties qui brillèrent d'un si vif éclat ? Où sont ces empires qui firent tant de fois trembler la terre ? Le temps a passé, et ils ont disparu.

Le temps use tout, dit-on. Il est deux choses qu'il n'a pas usées, et qu'il n'usera jamais.

L'on peut rire de bon cœur et dormir tranquille lorsque l'on voit que, pendant dix-huit siècles, les hérétiques, les schismatiques, les persécuteurs, les impies, les libres-penseurs, les révolutionnaires, et tous les adeptes des sociétés secrètes, se sont tour à tour usés les ongles et les dents sur ces deux colonnes de granit : l'Eglise et la Papauté. Seules, elles ont survécu et survivront à la fureur des insensés, ainsi qu'aux ravages du temps.

DOLLARD.

NOS GRAVURES

SALUT AU NOUVEL AN

La gracieuse jeune fille souhaite la bienvenue à l'année nouvelle... et cependant, nous l'avons dit déjà et nous le répétons avec le doux poète, Mme Desbordes-Valmore : *Restez enfants !*

Jusqu'à vingt-cinq ans, on veut avancer en âge, on voudrait voir ce que réserve ce mystérieux : AVENIR !... À trente ans, on se prend à réfléchir... à quarante, on voudrait ralentir la marche inexorable du temps, et combien, hélas ! voudraient recommencer, et d'autres voudraient voir brusquement clore une série d'infortunes !...

Mais n'assombrissons pas ce beau jour : laissons l'enfant bégayer ses vœux à l'oreille ravie de sa mère, ou penché sur le cœur de son père ; laissons à l'adolescence ses douces illusions et ses premiers frémissements, laissons les vieillards pleurer de joie aux caresses des petits-enfants, à l'amour des enfants. — F. P.

LES ÉTRENNES

Les voyez-vous, ces chers petits amours, essayant les jouets qu'ils ont eus pour étrennes ?

Quel plaisir !... Quelle joie !... Quel bruit assourdissant, surtout, et que de patience il faut en ces jours de fête aux bons parents !

Amusez-vous, mes bien-aimés : les parents ont des trésors d'indulgence. Et puis, je vous dirai tout bas — mais n'allez pas le répéter à vos excellents parents ! — qu'ils en ont fait tout autant que vous, peut-être bien davantage ! Comme c'est la pure vérité, je n'ai aucune crainte de vous le dire. D'ailleurs, je vous le répète : un père, une mère, une mère surtout, c'est si bon, si plein de tendresse !...

NOS FLEURS DU CANADA

Qu'il est joli, qu'il est gracieux, ce parterre du MONDE ILLUSTRÉ, et qu'il fait bon admirer ces fleurs délicates qui l'embaument !

C'est le parterre du MONDE ILLUSTRÉ : c'est au milieu de ces tendres intelligences, en effet, qu'il apporte les parfums des pensées toujours si pleines de vertus des écrivains signant : Aimée Patrie, P. Herda de Croix, Hermance, Violette, Fauvette, sans oublier le petit Lierre des Bois et tant d'autres : c'est sur les fleurs du foyer, que le MONDE ILLUSTRÉ sème les pierres fines serties par des de Bussière, des Ferland, des Desjardins, des Legault, des Dick, des Beaulieu et toute une pléiade d'excellents poètes ; c'est pour ces doux anges que le MONDE ILLUSTRÉ effeuille des pages émues ou vivifiantes des noms aimés de Ledieu, de Puyjalon, Sulte, le bon docteur Dick, Blais (Saulais), Robitaille et plus de cent écrivains passant à tour de rôle, chacun avec une pensée morale ébouriffant plus de bien que la lecture de dix romans ébouriffés quoique honnêtes.

Combien nous remercions nos excellents artistes, MM. Laprés et Lavergne, non seulement de leur grand bon goût si connu, mais encore de leur charmante délicatesse, ménageant à vous et à nous de si douces surprises !

Nous aimons nos *Fleurs du Canada*, devant lesquelles pâlisent les fleurs les plus brillantes des pays exotiques ! Puisse-nous en être aimés quelque peu, nous tous qui écrivons pour ces petits amours — et nous serons bien payés !

FIRMIN PICARD.

ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTREAL

La dernière séance de l'Ecole Littéraire de Montréal a été remarquablement intéressante. La réunion avait lieu chez M. le Dr P. Bédard, qui sut faire bénéficier ses amis de sa large hospitalité.

Nous donnons, ci-après, la liste des ouvrages lus au cours de la soirée :

1o. Lecture d'une poésie intitulée : *Hélas !* et un travail sur les *Coléoptères*, par M. Germain Beaulieu ; 2o. Lecture d'une poésie : *Noël*, par M. E.-Z. Massicotte ; 3o. Lecture d'une poésie : *Les saisons de la vie*, et une conférence sur les systèmes littéraires, par M. J. Charbonneau ; 4o. Lecture de deux poésies : *Danse des Gypsies* et *Fantômes*, par M. Emil Nelligan ; 5o. Lecture de deux sonnets, par M. Arthur de Bussière, dont l'un intitulé : *Désespérance*, a provoqué de vifs applaudissements.

Après quelques remarques de M. Paul de Martigny, sur le prochain volume que doit publier l'Ecole, la séance a été ajournée.

LE LIÈVRE ET LE MOINEAU

Le lièvre est pris par l'aigle aux serres si cruelles :
" Qu'as-tu fait de tes pieds ? " lui crie un passereau.
Un milan passe, entend et ravit mon oiseau.
L'autre, vengé, répond : " Qu'as-tu fait de tes ailes ? "



LE FLOT MONTAIT

ODE A LA MER

I

*Le flot montait... et, sur la roche nue
Où se brisait son liquide cristal,
D'énormes bruit, portés jusqu'à la nue,
Disaient l'effort de l'élément brutal.*

*Le flot montait, gonflé par la tourmente,
Et de l'écueil submergeait les flancs bruns.
Comme un cheval que la bride tourmente,
Il s'ébranlait, secouant ses embruns.*

*Le flot montait, montait, montait sans trêve,
De son torrent ceignant l'écueil perdu...
Panache au vent, la vague au flanc qui crève
Reconstruisait son vortex défendu.*

*Le flot montait... La vague après la vague,
Mordant toujours l'insensible rocher,
Ne chantait plus que la complainte vague
Qu'entend, la nuit, le somnolent nocher.*

*Et, ce jour-là,—jour d'effroi, jour de drame !—
La jeune Irma, captive sur l'écueil,
Allait périr sous la perfide lame,
Prête à s'ouvrir ainsi qu'un noir cerueil...*

*C'en était fait !... Mais l'amour toujours veille...
Par Cupidon guidé, surcint Lindor...
Pour sa bergère un bergère fait merveille :
Lindor sauva la belle aux cheveux d'or.*

II

*O flots méchants qui tordez vos spirales
Autour des corps à Neptune livrés,
Laissez, laissez les filles sculpturales
Aux bras vibrants des amants enivrés !*

*O flots, montez... pour bercer les nacelles
Où parlent bas des lèvres de vingt ans,
Où jouvenceaux et tendres jouvenceaux
Chantent à deux un éternel printemps !*

*Mol océan, ondoyante enveloppe
Du sombre Abîme où règne la Terreur,
Ah ! que de coups, dans ton sein de cyclope,
S'en vont au gré de ton flot si rêveur !...*

*O Mer jolie ! ô Mer qui toujours chantes
L'hymne éternel de tes flots agités,
Cruelle Mer dont les vagues méchantes
Roulent des corps que la vie a quittés ;—*

*Dis, Mer si vaste, aux entrailles profondes :
Lorsque, parfois, sous ton voile éclatant,
Calme et muette, on dirait que tu sondes
Ta conscience, ainsi qu'un pénitent,—*

*Dis, ô Mer grande : est-ce ton sein qui tremble
Au heurt des morts aimés que tu contien ?
Ou bien, plutôt, la terre qui te semble
Ne vouloir plus te servir de soutien ?...*

*Mer charmeresse, oh ! non, Mer si jolie,
Ton sein est grand... Mais pourquoi s'y jeter ?...
Et quand ta face est rude et dépolie,
Aux vents de l'air il faut seul l'imputer.*

*Hé ! que de fronts, portés par de grands sires,
Semblent serens, qui ne sont que trompeurs !...
Que de grêles sous des masques de cires !
Que de tarés sous des airs séducteurs !*

*Sois sans remords, ô ma grande berceuse !
Balance encor tes ondes aux plus longs...
Mais, à la mère inquiète et peureuse,
Laisse l'enfant, le mousse aux cheveux blonds !*

Eugène Dick

LA PRIÈRE DU PETIT ACADIEN (1)

Respectueusement à M. l'abbé G. Leblanc

CONTE DE NOUVEL AN

Qui dira le bonheur de la famille Forest, à qui Dieu avait rendu son chef d'une manière si merveilleuse ? (2) Sans doute, leur joie fut troublée à l'aspect des ruines que ne discontinuait pas d'amonceler dans leur chère Acadie, le féroce Néron au petit pied ayant nom : Lawrence.

Si le messager du ciel avait défendu au maudit gouverneur de molester cette famille, il ne lui avait cependant pas enlevé le pouvoir de nuire aux autres Acadiens : et l'histoire est là pour dire que le bourreau ne demeura pas inactif.

Laissons-le : aussi bien son nom, ses agissements, son souvenir même donne des nausées, excite la colère, le fait maudire !

Grâce aux secours laissés par l'ange à la famille naguère si éprouvée, maintenant si heureuse, le père Forest avait pu acheter, non loin de Port-Royal, une petite propriété dont le Bostonnais voleur qui l'occupait s'était vite fatigué. La transaction, pour n'éveiller aucun soupçon, avait été faite par un Irlandais catholique. Cet Irlandais devait tout aux Forest.

Laisant quelques enfants à Port-Royal aux soins de cet Irlandais, M. et Mme Forest, avec leurs aînés, étaient allés prendre possession de leur nouvelle résidence, bien pauvre, assurément ! mais, par là-même, devant moins exciter la convoitise des brigands anglais.

Les ressources dont ils disposaient encore leur permettaient tout juste d'attendre la récolte prochaine : pour des gens courageux comme les Acadiens, cela suffisait.

Il n'était pas possible, vous le comprenez bien, de songer à des étrennes quelconques pour les enfants, puisqu'on n'avait même pu acheter de vêtements de rechange. Les enfants étaient si bien élevés ; le malheur les avait tant mûris, qu'il ne se fussent pas permis la moindre allusion à leurs plaisirs. Pas un regret, pas une plainte ne sortait de leur bouche !

Nous savons quelle était la piété profonde, éclairée, de Georgine, l'héroïne de notre récit : Dans l'Antre du Tigre. Son frère aîné, Amédée, grâce à leur curé—déporté, hélas ! avec plusieurs de ses confrères—, avait reçu une solide instruction religieuse, en même temps que les premiers éléments de latin et de grec. Doué d'un excellent caractère, d'un bon cœur qui le poussait à se sacrifier toujours pour les autres, c'était la joie de la maison ; avec Georgine, ils en étaient le bonheur.

Il eût fallu le voir, avant la conquête, servant la messe de son bienfaiteur : les villageois disaient que c'était un ange à l'autel.

Plein de respect pour ses parents, il ne faisait rien sans leur permission ; d'une prévoyance au-dessus de son âge, il aidait son père du mieux que ses faibles forces le lui permettaient, et épargnait à sa bonne mère tout travail trop fatigant pour elle.

Quels trésors de bonté il avait pour les pauvres ! Il demandait et suppliait pour eux : ses parents ne pouvaient rien lui refuser. Avec la gracieuse petite Georgine, sa sœur, ils employaient d'innocents stratagèmes en faveur de leurs protégés, comme de retourner leurs tartines beurre au-dessous : en réalité, ils mangeaient leur pain sec, donnant à l'affamé la beurrée de leur déjeuner ou de leur goûter.

Laissez-moi répéter ce que je disais de la charmante petite Georgine : les anges durent être souvent jaloux de notre ange terrestre !

Il était un précieux auxiliaire pour le bon curé du village : rassemblant ses petits camarades, il leur expliquait le catéchisme, se faisait leur répétiteur au moment de la première communion.

(1) Tous droits réservés.

(2) Ce conte fait suite à : Dans l'Antre du Tigre, paru dans le numéro de Noël de la Cloche du Dimanche, Montréal.

Dans ces époques de luttes sans trêves, où l'Anglais soudoyait les Américains, les Iroquois et tant de tribus sauvages contre les Français, l'instruction, même pour la première communion, était bien rudimentaire ; mais l'histoire ne mentionne pas un trait d'apostasie chez ces rudes hommes des champs, guerroyant le matin, labourant l'après-midi, confiant à la terre un peu de semence durant la nuit : époque de héros, temps de martyrs, peuple de saints !

Avec quelle émotion nous rappelons ces sublimes chrétiens Lawrence Kavanagh, Irlandais catholique, élu député à la Chambre d'Halifax en 1823, refusant fièrement de prêter le serment impie du *test* ; et Simon d'Entremont, en 1837, ce digne descendant de la chevalerie française, fils et petit-fils de confesseurs de la Foi, prié de prêter le serment maudit, répondant avec l'énergie des chrétiens de Rome en face des tourments les plus effroyables :

« J'avalerai plutôt un chien de mer, la queue la première, que de renier ma religion pour un siège dans votre Chambre ! »

Sublime leçon pour nos hommes d'Etat !...

Mais revenons à notre enfant béni, le petit Amédée.

A peine ses parents avaient-ils pris possession de leur terre, que l'année 1760 s'ouvrait.

Il y avait trop de deuils, trop d'épouvantements sur la belle terre d'Acadie pour que le jour de l'an fût un jour de plaisir. Cependant, dès avant le lever du père et de la mère, Amédée et Georgine s'étaient levés ; propres, bien peignés, ils venaient à la chambre de leurs parents, frappent. Le père répond, nos deux chéris se précipitent, s'agenouillent devant ceux qu'ils ont appris à considérer comme dépositaires de l'autorité de Dieu, leur demandent la bénédiction. O chers amours ! Dieu, certes, la ratifia dans le ciel : je n'en veux d'autre preuve que dans la noble vertu de vos descendants !...

Les parents, émus, les ont pressés avec tendresse, avec ivresse contre leur cœur : c'est alors que, dans leurs sanglots de bonheur, les deux enfants ont dit tous les vœux, toutes les prières ardentes que chaque jour ils adressent à Dieu pour la conservation de leurs parents, pour leur entière félicité par la soumission de leurs enfants.

Puis la mère leur dit :

—Commençons cette année nouvelle en priant pour nos frères persécutés : cette prière, mes enfants, vous portera bonheur !

Longtemps, sans le moindre signe de lassitude, sans une seule distraction, ils ont supplié le Ciel d'arrêter l'impie conquérant, de rassembler les familles dispersées, de rendre le bonheur à leur patrie agonisante.

Je suis forcé d'avouer qu'ils prièrent pour la conversion de leurs infâmes bourreaux : ne vous ai-je pas dit que c'étaient des héros, nos Acadiens ?

La matinée s'écoula dans les travaux intérieurs habituels, alternés par de ferventes supplications au Dispensateur de tous biens.

Les enfants se rappelaient quel jour de joie c'était, dans le temps, que ce jour de nouvel an ! Ils ne manifestaient, avons-nous dit, pas le moindre regret, ils ne laissaient échapper pas la moindre plainte.

A midi, Mme Forest mit la table ; elle la servit comme elle l'avait servie la veille—du pain, des pommes de terre, quelques galettes de maïs ou de sarrasin.

Les enfants disaient le *bénédictus* à tour de rôle : coutume excellente, qui, malheureusement, tend à se perdre. Ce jour-là, c'était le tour d'Amédée.

Après la prière ordinaire, ses parents le virent pencher la tête, et rester dans une muette adoration ; sans se rendre compte de leurs sentiments, Georgine et eux restèrent immobiles, comme s'ils n'eussent osé interrompre l'enfant.

Quel spectacle soudain !...

La chambre s'illumine de rayons cent fois plus brillants que ceux du soleil : deux suaves apparitions

glissent dans cette lumière, et déposent chacune un mets recherché sur la table. (1)

Amédée semble sortir d'une douce extase : ses yeux croisent le regard d'un des célestes pourvoyeurs et ses parents y lisent un élan de gratitude qui le transfigure lui-même !

Dieu avait voulu récompenser la naïve confiance de son pieux enfant qui, en implorant, avait promis une part aux pauvres — la part à Dieu !

Ermin Picard

M. EDMOND DUPRE

(Voir gravure)

Le 14 décembre 1897, la Chambre de Commerce de Québec procédait à l'élection de son Bureau, et nommait, comme Président, M. Edmond Dupré, l'un des sympathiques négociants de la vieille Capitale.

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs (surtout à nos fidèles abonnés de Québec) la photographie de cet homme distingué.

Les autres dignitaires élus en mêmes temps que M. Edmond Dupré, pour 1898, sont :

MM. J. Montefiore 1er vice-président ; G. Tanguay, 2e vice-président ; N. LeVasseur, secrétaire ; James Brodie, trésorier ; membres du Conseil, MM. Rodolphe Audette, Arthur-J. Paquet, F.-H. Andrews, jr. V. Châteauvert, P.-J. Bazin, N. Rioux, E.-B. Garneau,

(1) Voir gravure.



M. EDMOND DUPRÉ, PRÉSIDENT, CHAMBRE DE COMMERCE DE QUÉBEC

D. Arcand, F.-X. Berlinguet, Jos. Gauthier, Ch.-E. Roy, E.-G. Scott. Comité d'arbitrage, MM. F.-X. Berlinguet, John Breakey, Wm. Brodie, Geo.-T. Davie, Félix Gourdeau, G. Lemoine, Wm. MacPherson, J.-E.-J.-C. McLimont, Narcisse Rioux, Geo.-E. Tanguay.

SANTÉ AU "MONDE ILLUSTRÉ"

(Voir gravure)

Devançant leurs amis de la rédaction du MONDE ILLUSTRÉ, les lecteurs et lectrices de notre journal ont voulu porter la santé de leur petite revue de prédilection.

C'est une pensée fort aimable, et qui touche infiniment tout, tout le personnel de la rédaction : administration, rédacteurs, collaborateurs, typographes.

Aussi, au nom de tous, sommes-nous heureux de promettre à nos chers lecteurs de nous efforcer toujours de leur plaire, sans cesser cependant de chercher à plaire à l'âme en ce qu'elle a de bon, rejetant avec soin tout ce qui pourrait effleurer même le mal.

LA LEGENDE DU JOUR DE L'AN

Tous les ans à minuit précis, le 31 Décembre, il se passe quelque chose d'imposant aux portes du ciel. Avant que la première minute de l'heure nouvelle soit écoulée, l'ange de la mort remonte de la terre, tenant entre ses bras l'année qui vient de finir. En son chemin, il rencontre l'ange de la vie, portant sur son sein l'année qui vient de naître. Tous deux s'embrassent et s'envoient de douces paroles :

— Année défunte, que le sommeil de l'éternité te soit léger !

— Année vivante, sois heureuse, couronnée d'épis et de bluets.

Cette scène céleste a lieu avec la rapidité de l'éclair. Dès que la minute est passée, la grande aiguille du Temps, celle qui ne s'arrête jamais, se remet à marquer le cours des siècles.

Les vrais rois, la nuit de Noël, ce sont les indigents.
— MAXIME BOUCHER.



DE TOUS LES LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

TOUT EST CONSOMMÉ

*Où, tout est consommé ! Jésus sur le calvaire
Vient de rendre son âme en un dernier soupir.
Ce trépas glorieux a fait trembler la terre
Et les princes des Juifs se sont sentis frémir.*

*Les monts sont ébranlés et toute la nature,
À cette heure suprême où le fils de Dieu meurt,
De son cours ordinaire interrompi la mesure :
Car la terre a senti la mort du Rédempteur.*

*D'horreur tous sont saisis et le Juif décide
Sérieux avec frayeur : " Cet homme est fils de Dieu."
Et regrettant déjà son action perfide
Plus d'un en ce jour-là faisait le même aveu.*

*Où, c'est pour nos péchés, sur cette croix infâme,
O Dieu ! que tu mouais, et voulais en ce jour
Des chaînes de Satan faire sortir notre âme,
Pour la faire brûler au soleil de l'amour.*

*Dépouillé de ta gloire et percé de la lance,
Sous l'humiliation la plus grande à Ton cœur
Tu rachetas le monde : et pour Ta récompense,
Hélas ! nous l'offensons, ô divin Rédempteur !*

*Mais avec repentir laisse nos cœurs coupables
Nager dans ton amour, et nos iniquités,
Et nos affronts sanglants. De tes dons ineffables
Répands encor sur nous les générosités.*

*Où " Tout est consommé," mais cette mort sublime
A renoué le lien qui nous attache au ciel,
Ce lien qu'avait brisé la femme par son crime,
Crime aujourd'hui lavé du sang de l'Éternel.*

*Ton œuvre, ô Rédempteur ! se termine au calvaire
Dans ce cri magnanime, " Oû, tout est consommé."
Ta mort a satisfait aux vengeances du Père,
Et Tu viens nous ouvrir le Paradis fermé.*

EMERY DESROCHES.

Joliette, 1897.

LES RUINES DE MONTRÉAL

L'astre du jour avait fini sa course et venait de disparaître derrière les nuages rouges de l'Occident. Le crépuscule mêlait sa clarté douteuse à celle, plus douteuse encore, de la lune apparaissant à l'horizon et donnait à la nature un aspect tout à la fois étrange et pittoresque. Le silence se faisait lentement et tout semblait vouloir goûter le repos de la nuit. Les oiseaux avaient regagné leurs nids ; les animaux étaient rentrés en leurs gîtes. Seuls quelques hiboux se hasardaient dans l'espace. Les étoiles s'allumaient une à une sous la voûte azurée des cieux et me semblaient comme autant de clous d'or qu'y plaçait la main ferme du Tout-Puissant.

Je m'oubliai d'abord à contempler ce magnifique spectacle, puis, ma vue s'abaissa graduellement sur les objets qui m'entouraient.

Quel étrange spectacle se déroule alors à mes yeux ! Quel triste panorama s'étale devant moi ! Je n'aperçois de toutes parts que des squelettes et des ruines, le tout éclairé des pâles rayons de la lune.

Moi-même je suis assis sur le socle d'une colonne renversée. Je suis seul en ces sombres lieux, seul ! Tout porte à la réflexion, et les souvenirs percent doucement le voile de mon âme. Je reconnais ces ruines, je me rappelle cette montagne et ce fleuve au cours majestueux : je suis au milieu des débris de Montréal.

Ce n'est plus la ville d'autrefois, avec ses monuments, ses palais et ses parcs. Ce n'est plus Montréal avec son luxe et ses richesses, et je n'ai sous les yeux qu'un cadavre de ville ; le deuil qui plane sur elle, est un deuil éternel. Les autres cités sommeillent et l'aurore y ramènera tantôt la vie, que ne peut éteindre la léthargie d'une nuit. Mais pour toi, ô ville jadis si orgueilleuse, ce repos est le repos de la mort !

Ton existence fut de courte durée, quoique la main lourde du temps ne soit pas venue s'appesantir sur toi comme sur les autres cités. Ce n'est pas l'ambition d'un peuple qui te marqua du signe fatal et te voua à la rage des furies : ta chute ne ressemble pas à celle de la Jérusalem antique.

Ce n'est pas non plus l'invasion des hordes sauvages qui, sortant un jour de leurs profondes forêts, massacrèrent tous tes habitants, mirent tout à feu et à sang, et te firent un sort semblable à celui de la superbe Rome.

Non : ton destin fut plus triste encore, ta mort plus tragique : tu fus enterrée toute vivante sous une épouvantable éruption de cette montagne dont tu étais si fière. Ta mort fut celle d'Hercularum et de Pompé expirant sous les laves et le feu du Vésuve.

Tu fus saisie au moment où tu y pensais le moins, tu fus prise lorsque le plaisir et la débauche avaient atteint, chez toi, leur plus haut degré, lorsque tes habitants s'abandonnaient à une douce mollesse, à une honteuse volupté.

Maintenant la voûte de tes temples ne répète plus les divins accents qu'elle rendait autrefois, et ceux qui n'ont pas été détruits servent de refuge à quelques hulottes et à quelques rares passereaux.

Tes palais aux lambris dorés n'abritent plus ces fiers citoyens qui portaient si haut l'éclat de ton commerce et la gloire de ton nom.

Seuls, les lézards franchissent le seuil de tes châteaux en ruines : il semblerait que tu n'as été exhumée que pour eux.

Tous ces superbes monuments qui devaient rendre immortelle la vie de tes grands hommes, et qui prouvaient à un si haut degré ta reconnaissance, tous ces monuments ont été brisés du même coup que toi.

Tes parcs ont été comblés : et là où l'on voyait autrefois des rassemblements joyeux et nombreux, on ne voit plus que quelques ormes aux longs bras dénudés, derniers vestiges du passé et maintenant seuls ornements de ces lieux !

Malheureuse cité, tu n'étais que d'hier et déjà tu n'existes plus.

L'aurore t'a fait naître et t'a vu défendre ton territoire contre les invasions sans cesse renaissantes des Iroquois et des Anglais. Tu sortis glorieuse de la lutte et tu t'acheminas rapidement vers le progrès et la prospérité. Tu bâtis des temples dont la richesse surpassait celle des antiques temples romains, et dont le nombre t'a valu le beau surnom de la " cité des églises "

Tes palais furent faits d'or et de marbre. Tes routes, supérieures à celles d'Appius, s'étendaient dans toutes les directions. Tes nombreux vaisseaux portaient en Europe et en Asie le surplus de tes produits et en rapportaient tous les objets de ce luxe oriental si longtemps inconnu dans cette belle colonie du Canada, et qui firent de toi une nouvelle Capoue.

Tu avais des écoles et des académies où se cou-

doyaient des savants rivalisant avec les lettrés du vieux monde.

Dans tes musées, on voyait les objets les plus anciens unis à tout ce qu'on avait découvert dans la nouvelle Amérique. Tes bibliothèques te faisaient surtout honneur, et par la qualité et par le nombre des volumes : une foule de personnes y venaient puiser ; les uns, cherchant la science, voulaient tromper l'ennui qui les rongait ; ceux-là pensaient satisfaire une passion de leur âme. Toutes les professions étaient noblement représentées et tes hommes éminents brillaient partout.

Tu étais alors à l'apogée de ta gloire et de ta puissance : ton astre était parvenu à son zénith.

C'est alors que devait commencer la décadence ; et comme l'Astre-Roi, tu devais avoir ton crépuscule après avoir eu ta brillante aurore. Mais pour toi, ce décroissement ne devait pas suivre la marche ordinaire ; la chute de Palmyre devait figurer sa fin.

Au moment de ta grandeur et de ta prospérité, au moment où tous tes habitants s'adonnaient au plaisir dans un carnaval éclipsant tout ce qui était arrivé auparavant ; à ce moment, dis-je, le Mont-Royal s'entr'ouvrit et vomit, de tous côtés, cendres, pierres calcinées, eaux bouillantes et laves de toutes sortes. Tu fus entièrement recouverte... depuis des siècles, on avait même perdu ta trace !

Aujourd'hui, tu as rejeté à demi ce triste linceul qui te couvrait ; mais tu n'en restes pas moins endormie et tu ne présentes plus qu'un affreux désert, qu'un amas de ruines perdues au milieu de l'immense Amérique. Ta mort est bien réelle. Il ne reste plus rien de tes anciennes beautés, de tes anciennes richesses. Tout a été démoli, pas un habitant n'a survécu à ton désastre. Une furie infernale t'avait marquée de son signe : tu es devenue la proie d'un impitoyable destin.

Pas un étranger n'ose approcher de tes ruines, pas un vaisseau n'ose aborder à ton port à demi-comblé, et cette montagne qui te fut si funeste, ô Montréal ! en impose encore à tous. On se contente de plaindre ton sort, et l'on passe sans plus songer à toi !...

Je regrettais alors de m'être avancé si loin, et je voulais retourner sur mes pas. Mais ce mouvement m'éveilla. Tout ce que j'avais vu : éruption, ruines, débris, tout cela n'était qu'un rêve !

Puissiez-vous ne jamais faire de rêve semblable et puisse le mien ne jamais se réaliser !

H.-A. V., Prêtre.

Les femmes sentent mieux que nous la poésie du beau jour de Noël : un berceau parle de plus près au cœur des mères. — LAMARTINE.



JOUR DE L'AN AU MATIN

L'HIVER

Les fleurs sont disparues, les feuilles sont tombées, toute la nature est ensevelie sous le blanc linceul de l'hiver "La neige."

Comme les saisons précédentes, la nature est belle dans sa parure immaculée. De ma fenêtre je me plais à contempler les arbres couverts de givre, les gouttelettes de rosée cristallisée qui ressemblent à des diamants de la plus belle eau, les branches saupoudrées de frimas (car la nature est coquette même en hiver), les nuances au mille couleurs. Tout est là pour éblouir la vue.

La vieillesse peut-elle être comparée à l'hiver ? Oh oui ! le vieillard a vu disparaître la fleur de sa jeunesse, les feuilles de ses illusions sont tombées une à une à chaque déception, à chaque rêve évanoui. Les amis qu'il a aimés, les enfants qu'il a bénis sont là aussi sous le blanc linceul ; comme le nid, sa maison est vide, les enfants ne charment plus ses oreilles de leurs cris joyeux, de leurs paroles enfantines ; de sa main tremblante, il cherche un appui pour ses vieux jours et bien souvent, hélas ! il ne rencontre que des cœurs glacés. Ses cheveux blancs comme la neige voudraient se mêler aux boucles brunes et blondes des petits enfants ; mais hélas ! il est seul à son foyer désert, n'ayant pour toute joie que les souvenirs de jadis.

Respectons les vieillards : ce sont des amis qui s'en retournent, comme le disait un charmant auteur dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ. Ils sont à l'hiver de la vie. Qu'ils ne s'aperçoivent pas de la rigueur de la saison. Réchauffons-les de notre affection. Qu'aucune larme amère ne se cristallise sous les franges de leurs paupières. Que de bons soins, que de douces paroles soient les fleurs du souvenir qu'ils emportent par delà la tombe. Ces fleurs seront des immortelles plus agréables à leurs vieux cœurs, que les fleurs déposées sur leurs tombes.

Il y a une leçon dans toute chose : ici-bas, mais l'hiver ne nous enseigne-t-il pas la plus belle : le respect des cheveux blancs, cette auréole de la vieillesse ? Aimons l'hiver, puisqu'il nous inspire des pensées chaudes d'affection.

Le printemps reviendra, alors nous jouirons doublement de la belle nature, du parfum des fleurs, de toutes ces richesses inouïes que le bon Dieu met à notre disposition. Si nous savons employer avec fruit la rude saison de l'hiver, nous nous apercevrons peu de sa rigueur, car, comme le dit Mme Swetchine : "Ne nous plaignons pas de ce que que les roses portent des épines, mais remercions Dieu plutôt de ce que le buisson porte des fleurs."

Madame Marie Louise Bergeron

PETITE POSTE EN FAMILLE

J. Eug. G., Québec.—Cher ami, de toutes les lettres que j'ai reçues jusqu'ici, la vôtre est celle qui m'a le plus touché. Quoi ! vous avez dû travailler de votre métier depuis votre tendre enfance, et vous avez su trouver, malgré vos fatigues de chaque jour, le temps de lire, d'étudier !...

La confiance si pleine d'abandon que vous me témoignez, oh ! que je voudrais la mériter !—Continuez, mon bon ami ; lisez les beaux, les bons auteurs ; je vous écrirai une de ces nuits—je n'ai guère que ce moyen-là à ma disposition.—Nous publierons votre charmante nouvelle le plus tôt possible : soyez certain qu'elle plaira à nos lecteurs. Ils verront ce que peut un jeune ouvrier courageux. Votre ami dévoué F. P.

J.-H. D., Saint-Félix, Man.—Nous pensions que c'était au MONDE ILLUSTRÉ que vous adressiez votre collaboration : nous nous sommes lourdement trompés. Nous mettons donc au panier votre dernier envoi, intitulé : *Robert l'ange*.

R. Camille, F., Montréal.—Voulez-vous me dire quel est l'avant-dernier mot de l'avant-dernier vers ? Impossible de lire ou de comprendre. Pardonnez.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception d'une plaquette : "Les funérailles de l'amour," par Pierre-Paul Paradis, éditée par J.-L.-Arthur Godbout de Chicoutimi.

Il y a de l'idée, en ces quelques pages : si l'auteur veut travailler, étudier les bons poètes, il arrivera, nous n'en doutons pas.

Il nous permettra de lui faire remarquer que *feuilles* ne peut rimer avec *orteilles*, et qu'on écrit *orteil* et non *orteille* ; qu'il vaut mieux, en poésie même, laisser *amour* du masculin au singulier.

Nous souhaitons de bons et francs succès, plus tard, à l'auteur ; et nous le remercions, ainsi que M. Godbout, de leur gracieuseté à notre égard.

Le numéro de décembre 1897 du *Monde Moderne* de Paris, 5, rue Saint-Benoît, nous parvient à l'instant : c'est le dernier de l'année... mais le premier sous le rapport de l'exécution. La légende de "Sigarette" plonge le lecteur dans cette rêverie comparable seulement à l'ivresse de l'Oriental dans tout ce qu'elle a de beau, de bon. Quant à l'exécution typographique, elle est ravissante ! L'encadrement des pages de la

légende ajoute à la grâce de celle-ci, le tout forme un petit chef-d'œuvre.

Les gravures des œuvres artistiques sont elles-mêmes artistiques.

Nos lecteurs savent que cette superbe revue, dont chaque numéro constitue un très beau livre, ne coûte que \$4.40 par an ; \$2.30 pour six mois ; \$1.20 pour trois mois. Le numéro se vend 40c.

Si j'étais un peu plus riche (et je n'ai pas le sou !... je souhaite donc bien peu !), je voudrais donner, comme étrennes, aux studieux quelconques, le beau livre de M. l'abbé V.-A. Huard, le digne supérieur du séminaire de Chicoutimi ; ce livre, qui fait mes délices quand je suis libre quelques instants, et dont je dois rendre compte... bientôt, ce livre : *Labrador et Anticosti*, est le plus beau cadeau de Noël et du nouvel an que je connaisse. Les autres passent, cassent, lassent : celui-ci reste et plaît toujours !

Un superbe calendrier pour 1898, et qui ne coûte rien !—Voilà, certes, qui n'est pas banal !—Mais où se trouve ce beau calendrier, vont dire nos lecteurs ? Allez commander un vêtement quelconque chez MM. Richer et Desjardins, les grands tailleurs à la mode, 1793, rue Notre-Dame ; et vous recevrez ce calendrier digne de figurer partout.

Jadis, tout s'animait au chant des *Noëls* ; toute douleur était charmée, toute âme épanouie.—DOM GUÉ-
RANGER.



PREMIÈRES ÉTRENNES DE BÉBÉ



SALUT AU NOUVEL AN



DINER D'UNE FAMILLE ACADIENNE SERVI PAR LES ANGES. — (Voir l'article, page 564)

Composition et dessin de Ed.-J. Massicotte.

LA DERNIÈRE HEURE DE L'ANNÉE

*Il est minuit ! L'airain frappe dans les nuages
Ses douze battements égaux et solennels.
Le siècle fait un pas, et l'abîme des âges
Engloutit une année en ses flots éternels.*

*Je ne sais, mais toujours le cœur ému frissonne
À ce lugubre adieu que lui jette le temps ;
Car du marteau fatal le dernier coup qui sonne
Semble précéder nos rapides instants.*

*Alors chacun de nous repasse avec tristesse
Les plaisirs, les beaux jours qui ne reviendront plus.
Du temps, nous voudrions enchaîner la vitesse,
Et notre cœur éclate en regrets superflus.*

*Nous pleurons, insensés ! comme si notre vie
Ne devait point, ailleurs, rallumer son flambeau ;
Comme si ce vain monde était digne d'envie,
Comme si tout, mon Dieu, finissait au tombeau !*

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE

LES SOURIS DANSANTES

Il y a au Japon, nous apprend la *Vie Scientifique*, une race de souris blanches tachetées de noir, aux allures extrêmement curieuses ; on les nomme "souris dansantes." Après être restées presque immobiles pendant la plus grande partie du jour, elles déploient, vers le soir, une extrême activité et se mettent à gambader, à décrire des huit, et enfin à tourner sur place avec une vivacité extraordinaire, principalement de droite à gauche, plus rarement en sens inverse.

D'après M. Milne-Edwards, ces souris appartiennent à une race que les Japonais ont obtenue par voie de sélection.

DIFFÉRENTS VÉHICULES

L'homme n'est pas seul à employer des animaux, cheval, chameau ou éléphant, doués de plus de rapidité ou d'endurance que lui, pour le transporter d'un point à un autre. Quelques oiseaux se servent également de leurs congénères à cet effet. La chose était déjà connue par diverses observations, et voici un fait nouveau rapporté par une revue anglaise d'histoire naturelle, et d'où il résulte d'une façon certaine que de petits oiseaux, pourvus d'une médiocre puissance de vol, sont pourtant capables de franchir de grandes distances en prenant pour ainsi dire passage sur le dos

d'oiseaux bons voiliers. L'observateur se trouvait en pleine mer, et autour de lui volaient des mouettes nombreuses. Il remarqua que l'une d'elles portait sur son dos un objet de couleur sombre et reconnut bientôt que cet objet était un oiseau de petite taille.

Quand la mouette, dans son vol, se rapprochait de la barque, l'oiseau en question faisait mine de vouloir quitter sa monture ailée, pour voler vers la barque. Il était évidemment épuisé. Enfin, il se décida et prit son vol. Mais il tomba à l'eau ; il réussit à se relever pour retomber encore ; il était à bout de forces. Cependant, après plusieurs efforts, il arriva à se poser sur la barque, et se laissa prendre sans difficulté.

C'était un étourneau. On l'enferma dans une lanterne, en guise de cage ; il s'y endormit aussitôt. Lorsque la barque revint à terre, on lui rendit la liberté. Il était reposé et s'envola à tire d'aile... Cette histoire intéressante le serait bien plus encore sans doute si l'on savait à la suite de quels événements mystérieux l'étourneau avait été induit à prendre une mouette pour monture. Mais on l'ignorera à jamais, aussi bien que l'on doutera toujours si cet étourneau n'était pas un canard.

JONAS DANS LA BALEINE

On dit communément que certains animaux ont la vie dure. C'est d'autant plus vrai que l'on descend l'échelle animale et que l'organisme est moins compliqué. Les insectes, qui sont, en apparence, si délicats, possèdent, cependant, une vitalité vraiment extraordinaire, si l'on s'en rapporte aux observations de quelques naturalistes. Ainsi, l'un d'eux racontait, dernièrement, qu'en septembre il avait récolté des larves d'une mouche *Ephydra gravis*, dans les eaux du grand lac Salé, en Amérique. Il les conserva dans l'eau pendant dix jours et les mit ensuite dans un flacon plein de formoline à 3 p. c., composé extrêmement antiseptique. Dix jours plus tard, il examina les larves et constata que trois d'entre elles étaient encore en pleine vie. Le même naturaliste a vu un protothorax avec tête d'un orthoptère, le *Stenophilemus fasciatus*, vivre pendant neuf jours malgré la mutilation qui avait privé l'animal du reste de son corps.

On a signalé bien plus fort encore : en raccourci l'histoire de Jonas dans le ventre de la baleine !

On ouvre une truite morte qui était restée pendue à la cave pendant plus de douze heures après avoir été pêchée. Qu'en sort-il ? Deux superbes scarabées, et bien vivants. On les a conservés pour la rareté du fait.

NÉCROLOGIE

C'est avec tristesse que nous annonçons à nos lecteurs la mort d'une jeune et charmante Canadienne de vingt ans, décédée le 19 décembre, chez ses parents, à Yama-ka.

Mlle Rachel Letendre a été emportée par la consommation, dont elle était atteinte depuis deux ans.

Les funérailles ont eu lieu jeudi, le 23 décembre dernier.

Cette jeune fille, remarquablement douée, avait collaboré au MONDE ILLUSTRÉ pendant quelque temps, et nos lecteurs se rappellent encore les charmants articles signés Karoli, que nous recevions d'elle.

Nos respectueuses condoléances à la famille affligée.

LÉGENDES HONGROISES

LES ABEILLES

Un jour que Jésus se promenait sur la terre avec saint Pierre, ce dernier s'arrêta et revenant à l'idée qui l'obsédait si souvent, il dit au Seigneur :

— Que je serais heureux si j'étais Dieu !

— Pourquoi, Pierre ? lui demanda Jésus.

— Parce que je pourrais secourir les veuves et les orphelins ; je récompenserais les bons et les justes, je punirais les méchants. Que sais-je encore ! Si j'étais Dieu, il n'y aurait pas un homme méchant ou malheureux sur la surface de la terre.

Saint Pierre avait à peine terminé son discours, que Jésus apercevant sur les branches d'un arbre un rayon de miel, dit à son compagnon :

— Pierre, prends donc ce rayon de miel dans ton chapeau ; qui sait, nous en aurons peut-être besoin.

Saint Pierre se dirigea vers l'arbre et remplit son chapeau de miel.

Les voyageurs continuaient paisiblement leur route, quand tout à coup saint Pierre poussa une exclamation de douleur et lança son chapeau à terre.

— Qu'as-tu, Pierre, demanda Jésus, qu'as-tu fait ?

— Aie, que tout cet essaim périsse, une abeille m'a piqué dans le creux de la main !

— Pourquoi n'as-tu pas choisi parmi ces abeilles celle qui t'a piqué ?

— Est-ce que je la connais ? dit saint Pierre, elles se ressemblent toutes comme des grains de sable ; comment pourrais-je la distinguer des autres ?



MONTREAL.—LA NOUVELLE GARE DU PACIFIQUE

—Tu vois Pierre, lui dit Jésus, si tu étais Dieu, tu agirais de même si parmi les hommes un seul te faisait du tort, tu te vengerais de lui sur tous ceux qui ne t'ont rien fait.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française.

UN SINGULIER PÊCHEUR

Beaucoup de personnes, sans doute, ont entendu parler des plantes qui attrapent des insectes, mais ce qui est moins connu, pensons-nous, c'est la plante dont nous donnons ci-joint l'image et qui a pour pratique habituelle d'attraper les poissons. C'est une plante à l'air vraiment innocent qui porte de charmantes fleurs. Personne, en la voyant, n'aurait soupçonné de son véritable caractère.

Cette plante recherche surtout les étangs à eau courante d'Amérique et elle est connue sous le nom de *Utricularia*. Au commencement de la bonne saison, elle reste au fond de l'eau et a l'aspect d'une masse de fibres, mais plus tard, quand la période de floraison approche, les vésicules absorbent le mucus qui les remplit et la remplacent par un fluide aériforme. Ainsi, l'utriculaire devient beaucoup plus légère que l'eau, elle s'élance du fond et apparaît au-dessus de l'étang. Là ses charmantes fleurs s'étalent et sont fécondées. C'est un magnifique spectacle qu'offre cette plante sans racines flottant sur l'eau. Aux feuilles sont attachés des insectes étranges, ressemblant à des outres gonflées. Ces insectes varient de dimensions selon les espèces diverses de ces plantes. Le diamètre de l'outre va parfois jusqu'à 50 millimètres.



On avait cru longtemps que ces outres étaient pleines d'air et agissaient comme flotteurs, mais il n'en est rien. C'est de l'eau qui s'y trouve renfermée. Ce sont les organes digestifs de la plante et, en même temps, elle est construite de façon à former une trappe vraiment ingénieuse, quoique fort simple, pour saisir leur proie. C'est dans ces outres que maintes victimes, petits poissons ou insectes, trouvent leur fin.

L'outre, comme on peut le voir sur le dessin, est d'une forme approchant de la poire, avec une ouverture ou bouche au petit bout. Autour de cette bouche sont des poils ou sortes d'antennes, destinés à repousser les insectes de trop grand volume.

La bouche est fermée par une valve qui cède à une légère pression, mais oppose une barrière inviolable à l'insecte qui a passé dans l'intérieur. La valve est une plaque mince et transparente et, grâce à l'eau qui est

par derrière, fait l'effet d'une tache brillante qui, d'après des naturalistes, attire la proie. Quelques-unes des plantes insectivores, en attrapant leur proie, émettent aussi un fluide digestif analogue au suc gastrique de l'estomac humain. Ce n'est pas le cas de l'utriculaire.

Le poisson ou autre proie pris dans l'outre est simplement captif et se met à nager dans sa prison avec une vivacité extraordinaire en s'efforçant de trouver une issue jusqu'au moment où, faute d'oxygène, l'asphyxie le fait mourir. Même alors la plante ne fait aucun effort pour digérer la nourriture animale, mais attend patiemment jusqu'à ce que la décomposition fasse son œuvre et que la matière soit par la putréfaction transformée en fluide que les nombreuses papilles garnissant l'outre pourront absorber.

J.-OLIVIER NUGENT.

LA GARE DU PACIFIQUE

(Voir gravure)

La compagnie du chemin de fer du Pacifique a construit une nouvelle gare, à Montréal, au coin des rues Craig, Berri et Lacroix.

La construction, qui n'a rien d'artistique, ne paraît cependant pas trop mal : nous regrettons seulement l'immense éteignoir jeté sur le toit des bâtiments, où il fait piteux effet.

Cette gare embellira, malgré ses défauts, cette partie de la ville, et son commerce amènera quelque prospérité dans le quartier un peu déshérité de l'Est. Cela compensera en partie le cadeau royal et inexplicable du Conseil Municipal à une compagnie cent fois plus riche que toute la ville.

LE SPORT

LE PATINOIR MONTAGNARD

Enfin ! les Canadiens-français ont leur patinoir, inauguré le 14 décembre 1897.—Ce n'est pas une grande affaire, va-t-on dire.—Pardon : il faut que les Canadiens-français aient leur jeux entre eux, comme ils doivent avoir leur place partout au Bas-Canada. Oh ! nos anciens comprenaient cela, eux qui se sont battus sur tout l'immense territoire pour leurs droits et leur liberté !

Le Club "Le Montagnard" a remporté un grand succès, le jour de son inauguration : nous lui en souhaitons chaque jour de la saison. N'a-t-il pas, parmi ses nombreuses attractions, la meilleure fanfare de la ville sous la direction de M. Hardy, le Chef si connu ?

A qui doit-on ce nouvel endroit de plaisirs honnêtes ? —A MM. H.-A. Robert, président du club ; Trefflé Dubreuil, jr. secrétaire-trésorier ; J.-C. Gagné, F.-C. Laberge, Jos. Bélanger, E.-E. Lépine, G.-L. Moncel, J.-P.-R. Drouin, Raoul Lacroix et J.-M. Dufresne, directeurs.

LE JEU DE DAMES.—MATCH RANSOM-MAILLÉ

Le jeu de Dames—autre amusement honnête—devient à la mode et marche de pair avec les Echecs : on les appelle les nobles jeux. Tous les amateurs s'étaient donné rendez-vous à l'hôtel Richelieu, pour suivre les péripéties du match organisé entre MM. Ransom—un jeune—et Chs Maillé, l'un des forts vétérans : enjeu de \$25.00.

Hélas ! La fortune est capricieuse, et c'est le vieux qui a été battu par le jeune, par une partie gagnée par ce dernier et deux parties nulles. Tous deux ont déployé de grands talents sur le damier ; si j'étais Arabe, et à la place du perdant, j'accepterais stoiquement ma défaite en disant aux échos... et ailleurs : "C'était écrit !" Je n'aurais pas l'air d'être battu, au moins !

Un autre match important aura lieu, le 25 janvier, pour la somme de cent dollars, entre L.-O. Maillé, ex-champion, et M. le capitaine A. Blondin, de Lachine.

"PARIS-NOEL"

Nous avons reçu de MM. Amédée Prince & Cie de Paris un fort joli numéro de *Paris-Noël*, rempli d'illustrations du meilleur goût—comme on sait les faire à Paris. Nous remercions vivement ces messieurs de leur magnifique envoi.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Les arrangements viennent d'être terminés au Théâtre Français pour la représentation de cette semaine de *Youth*, un grand drame militaire. Ce drame est tout à fait moderne et aucune des pièces de ce genre, à l'exception de *Secret Service*, peut lui être comparée. La compagnie dramatique sera augmentée d'un certain nombre d'artistes. En un mot, la distribution des rôles comprendra plus de cent personnes. Malgré que le drame soit très intéressant, on y a adjoint comme d'habitude un certain nombre d'actes de variétés. Parmi les artistes dans ce genre est le trio World. Les autres artistes sont Mlle Roattino, soprano de haute marque, et plusieurs autres.

PARC SOHMER

Quand le printemps nous ramène les fleurs et nous noie dans les effluves qui montent de toutes parts : c'est au Parc Sohmer que se porte la foule, avide d'air embaumé glissant comme une caresse sur le beau Saint-Laurent. Quand l'été jette sur les champs son superbe manteau à carreaux des plus riches nuances, que mûrit un soleil de plomb : c'est au Parc Sohmer que l'on demande un peu de fraîcheur en ces jours de langueur. Quand l'automne met de l'or partout, avec, aux grands arbres, des feuilles teintes de sang le plus rose, c'est encore au Parc Sohmer que l'on court se griser des parfums des fruits mûrs, des blés coupés. Et quand arrive la neige ; que les frimas changent les arbres en madrépores aux formes aussi variées que ceux de la mer du Sud, c'est encore, c'est toujours au Parc Sohmer que l'on se réfugie, parce qu'il offre alors un abri confortable et de vrais délassements aux familles de la ville.

GRAVURE-DEVINETTE



O mon Dieu ! Où donc est allé mon mouton ?...

Joseph Batifol, archi-millionnaire, est mort.

Avant d'expirer, il fit appeler un notaire et lui dicta son testament :

—Je laisse à ma femme, dit-il, cent mille francs en rentes viagères.

—Bien, dit le notaire, mais si elle se remarie ?

—Deux cent mille.

—Comment, deux cent mille ?

—Oh ! ce n'est pas tant pour elle que pour son futur mari ! En voilà un qui n'aura pas volé son argent !

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Aussi, la future Mme Paul Vernier protestait-elle avec la dernière exaltation de son éternelle reconnaissance.

La comtesse, doucement remuée, essayait en vain de calmer ces manifestations d'enthousiasme, il fallut que Mariana débitât jusqu'au bout la tirade pathétique, apprise par cœur pendant le trajet d'Ajot au château.

Enfin, Mlle de Sinclair redevint plus simple ; elle manifesta même un certain enjouement.

Elle dit à Georges qu'il paraissait plus heureux que le soir où elle l'avait rencontré à Brest. Le jeune homme en convint avec la meilleure humeur du monde.

Mariana déclara qu'elle était enchantée d'épouser M. Paul Vernier ; c'était un grand artiste qui obtiendrait certainement toutes les distinctions honorifiques que son incontestable talent lui mériterait.

Les récompenses au Salon, la Croix, l'Institut, lui étaient distribués généreusement et prématurément par la jeune fille.

Elle fit ses invitations. Mme de Kerlor répondit que, si l'état de sa santé le lui permettait, elle assisterait avec plaisir au mariage.

Georges et Carmen furent plus affirmatifs ; ils acceptèrent purement et simplement.

Mariana demanda à son petit-cousin s'il voudrait bien lui faire l'insigne honneur d'être l'un de ses témoins ; Georges y consentit volontiers.

L'artificieuse créature eut un frémissement d'orgueil. Il lui restait maintenant à mettre le comble à son hypocrisie ; elle s'en acquitta à merveille.

S'approchant d'Hélène, elle lui dit :

— Vous viendrez aussi, mademoiselle ?

L'orpheline hésita.

Mariana continua avec une sorte de supplication dans la voix :

— Si vous n'êtes pas là, ma joie ne serait pas complète.

— Vous êtes trop aimable, mademoiselle, répliqua Hélène.

— Votre absence me désolerait... Voyons, ma cousine, car nous voici cousines maintenant, ne vous faites pas prier.

Ce fut Georges qui répondit :

— Mlle de Penhoët accepte, ma chère Mariana, car elle sait qu'elle me fera plaisir en m'accompagnant à cette fête de famille qui ne précédera que de quelques jours celle qui se prépare ici.

•••

Le grand jour était proche pour Mlle de Sinclair. Elle allait épouser le brave et digne garçon qu'elle avait ensorcelé et qui croyait réellement posséder le cœur de celle qu'il adorait.

Ennemi du faste, l'artiste avait demandé à sa fiancée si elle consentirait à ce que leur union fût consacrée dans la petite église de Kernéis, dont le desservant était l'abbé Victorien, l'oncle de Paul Vernier.

Mlle de Sinclair ne fut pas du tout de cet avis. Elle entendait que la cérémonie eût lieu à Brest, avec beaucoup d'éclat.

L'amoureux s'était empressé d'y consentir, et il avait prié sa fiancée de l'excuser s'il n'avait consulté tout d'abord que ses goûts personnels.

Mariana, pour faire preuve d'amabilité à son tour, avait répondu que le recteur de Kernéis obtiendrait la satisfaction à laquelle il avait droit.

Le digne homme avait mis à la disposition du couple une délicieuse maisonnette dont il était propriétaire, enfouie sous le feuillage, il avait même fait plus, il l'avait offerte à son neveu, qui l'habitait déjà et y avait installé son atelier.

Eh bien ! Mlle de Sinclair proposait à Paul de passer leur lune de miel dans ce nid de verdure.

Le jeune homme accepta avec le plus vif empressement. Naturellement, l'orgueilleuse Mariana aurait préféré faire un retentissant voyage de noces à l'étranger, tambouriné d'avance par de petits échos dans les journaux, mais elle devinait que l'artiste réunissait toutes ses économies pour que le mariage eût lieu avec la somptuosité exigée par elle ; et la jeune fille, à qui le sens pratique, à défaut du sens moral, ne manquait pas, avait bien voulu ne pas réclamer l'impossible et créer si tôt des embarras au ménage.

Il fallait attendre l'installation à Paris et l'ouverture du crédit chez le riche financier, qui faisait exécuter à Paul les travaux artistiques dont nous avons parlé, pour commencer à vivre largement.

Mariana voulut que tous ceux qui l'avaient connue à Kerlor assistassent à son mariage ; puis elle se livra à des efforts de mémoire inouïs pour que le ban et l'arrière-ban de la noblesse du Finistère honorât de sa présence la cérémonie qui aurait lieu à l'église St-Louis, la plus belle de Brest.

Ce qu'elle fit de visites, de démarches, ce qu'elle écrivit de billets attendris pour atteindre ce but, on ne se l'imagine pas.

Grâce à son astuce d'ailleurs et à son abnégation feinte, elle fut bien accueillie partout.

Le clan des Guidelvinec, principalement, sembla réserver pour elle toutes ses tendresses.

Le vicomte et la vicomtesse lui assurèrent tout de suite qu'ils iraient lui serrer la main à la sacristie ; la vicomtesse se réservait même de profiter de l'occasion, pour foudroyer du regard la comtesse de Kerlor.

Le remarquable quatuor que nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute, les Kermenguy, Keraudren, Kergoulevant et Keralouët, donna avec ensemble en faveur de Mlle de Sinclair.

Des dithyrambes de louanges s'échangeaient à son endroit autour de la traditionnelle table de whist.

— Elle est admirable, cette petite !

— Elle a voulu quitter Kerlor où on lui reprochait l'hospitalité qu'on lui donnait.

— C'est-à-dire qu'elle refusait de s'associer au laisser aller qui régnait dans cette demeure.

— Au milieu de l'avisement général des caractères, cela réconforte de voir un enfant montrer une conduite aussi héroïque.

— Elle a travaillé ! clamait Keralouët en branlant son chef dénudé.

— Comme nos pères, nos mères et nos sœurs pendant l'émigration renchérisaient Keralouët, une larme dans le coin de son œil chasteux.

Mariana recrutait ainsi tous ses invités.

Paul Vernier, avec sa nature enthousiaste, s'estimait le plus fortuné des mortels.

Il se reprochait vivement son accès de découragement quand il avait quitté Paris, doutant de tout, après des déceptions sans nombre, pour venir s'échouer dans la bourgade de Kernéis, auprès de son oncle le recteur.

S'il n'était pas venu en Bretagne, il n'aurait pas rencontré la femme idéale qui devait lui rendre le feu sacré.

De nouveau, il concevait les plus grands projets ; il allait recommencer la lutte pour l'art et il entrevoyait l'apothéose.

Il avait écrit à ses amis intimes pour leur faire part de son bonheur.

Il avait demandé à l'un d'eux de venir assister au mariage et d'être l'un de ses témoins.

Ce dernier avait répondu de Stockholm par le télégraphe :

« Compte sur moi, je serai à Brest à la fin de la semaine. »

Paul Vernier s'était écrié :

— Ce bon Robert ! J'étais bien sûr qu'il voudrait partager ma joie.

En effet, au jour indiqué, avec une exactitude toute militaire, le capitaine Robert d'Alboize était arrivé à Brest.

C'était un ami d'enfance de Paul. Plus tard, ils s'étaient retrouvés dans le même régiment ; Robert était lieutenant, Paul faisait son notariat.

Le caractère rêveur et contemplatif de l'artiste avait plu immédiatement à ce hardi garçon, très en dehors, d'une franchise à toute épreuve et qui portait sur sa physionomie la loyauté de ses sentiments.

Robert d'Alboize était réellement beau, de cette beauté mâle et fière, militaire et chevaleresque, si sympathique dans notre France éprise d'épopée et d'héroïsme.

Il ressemblait à ces gentilshommes du XVIIIe siècle, si séduisants qu'on les croirait souvent imaginés par les poètes, qui se battaient à Fontenoy, après avoir assuré leur chapeau avant de charger, puis ayant galamment salué l'ennemi et coquettement leurs secoués manchettes de dentelles, qui mettaient l'épée au clair pour un sourire de femme, et s'en allaient mourir au Canada ou aux Indes, sans autre espérance qu'un peu de gloire.

Dans la régularité parfaite des traits de son visage, on lisait la droiture et la noblesse.

Il était pâle, mais ses yeux noirs reflétaient l'ardeur de son sang chaud et pur.

Ses lèvres, d'un rouge vif, surmontées d'une fine moustache blonde, accusaient un dessin énergique et passionné ; à la moindre émotion ses narines frémissaient et se dilataient comme s'il sentait la poudre.

On comprenait en regardant jusqu'au fond de ses yeux expressifs qu'il devait arriver parfois à ces regards de s'adoucir jusqu'aux plus tendres supplications de l'amour et que ces lèvres alors devaient être insatiables de baisers. Sous l'influence de la glorieuse fureur des combats, l'homme pouvait être terrible. Son glaive devait être léger à son bras, et fièrement tenu dans sa main nerveuse et fine.

Robert d'Alboize était officier d'artillerie ; le ministre de la guerre avait désiré l'attacher à son cabinet, bien que le jeune homme eût préféré un service plus militant que celui de l'Etat-major ; mais il s'était incliné devant la volonté de son chef, qui avait voulu mettre à profit l'instruction, la science du jeune capitaine, passionné pour les découvertes techniques qui transformaient chaque jour la défense nationale.

Robert d'Alboize connaissait à fond son métier.

Il avait suivi les cours de chimie, professés par nos plus grands savants, avec une sorte de fanatisme ; il s'était passionné spécialement pour les recherches des nouveaux explosifs, et il avait assisté aux principales expériences de pyrotechnie ordonnées par le ministre, qui l'avait chargé chaque fois de lui présenter un rapport.

Le ministre de la guerre avait voulu que le capitaine se rendit à l'étranger, en qualité d'attaché militaire ; il lui avait confié une mission en Suède où il devait étudier l'armée de ce pays, dont les fastes avaient été si brillants au temps des Gustave-Adolphe et des Charles XII.

En recevant la lettre de Paul Vernier, Robert d'Alboize, qui jugeait que sa présence à Stockholm n'était pas indispensable pendant quelques semaines, avait demandé et obtenu tout de suite un congé.

Il se proposait d'assister au mariage de Paul, puis de profiter de sa présence en Bretagne pour visiter les côtes armoricaines en travailleur infatigable qui veut se rendre compte des défenses du littoral, plutôt qu'en touriste qui voyage pour son agrément.

Vernier était allé l'attendre à la gare. Les deux amis s'étreignirent cordialement.

— Que je suis heureux de te revoir ! s'écria le sculpteur.

— Et moi, répliqua l'officier, je suis enchanté de te serrer la main dans de pareilles circonstances. . . . Tu sais que je t'ai toujours aimé comme un frère.

— Mon bon d'Alboize !

— Ainsi tu te maries !

— J'épouse une jeune fille adorable.

— Je n'en doute pas ; mais comme le temps passe tout de même ! . . . Il me semble que nous sommes toujours au collège, ou, tout au moins, au régiment.

— Tu as pu t'absenter sans inconvénients ?

— Ta lettre est arrivée à point. . . . J'aurais été désolé si elle m'avait surpris au milieu d'une mission. . . . Dans ces cas-là, tu sais, Paul, il n'y a ni parents, ni amitiés qui tiennent, il faut tout sacrifier à son métier.

Paul reprit :

— Tu ne regrettes jamais ton état de célibataire ?

— Ma foi non !

— Quand tu verras combien je suis heureux cela n'éveillera en toi aucun désir ?

— Tais-toi, tentateur !

L'officier poursuivit avec une brusquerie amicale :

— J'ai adopté un métier aussi noble et aussi grand que tyrannique, mon ami. Un soldat ne se marie guère. Tant de hasards l'attendent quand il est jeune qu'il faut bien réfléchir avant d'y exposer une femme. Et puis quand l'âge arrive, il est trop tard : le pli est pris. . . . Tu vas te créer un foyer, toi. . . . Moi, je n'en ai pas besoin. . . . Je suis de la grande famille qui se réunit et s'abrite sous le drapeau.

Paul Vernier conduisit Robert d'Alboize dans le meilleur hôtel de la ville, puis il demanda à son ami la permission de le présenter à Mlle de Sainclair.

Robert avait hâte de voir la jeune fille qui allait combler de bonheur son fidèle Vernier.

Mme Nerville, avec le plus grand empressement, avait offert à Mlle de Sainclair de lui aménager un appartement dans la maison très vaste du cours d'Ajot.

Il y avait précisément, à l'aile gauche, un pavillon que la jeune fille pouvait habiter jusqu'au jour de son mariage.

Quant à la cérémonie, la notairesse avait déclaré que le repas serait servi chez elle et que le bal aurait lieu dans ses salons.

Ces salons étaient très grands et décorés avec le luxe honnête qui caractérise encore certaines demeures bourgeoises en province

dont les propriétaires, par état ou par goût, restent obstinément réfractaires aux mièvreries composites de la modernité.

Au fond, nous ne prétendons pas que Mme Nerville n'agissait pas un peu sous le coup d'un grain de vanité ; mais c'était surtout son obligeance innée, son bon cœur qui avait tout de suite parlé. Ce petit calcul ne s'était imposé que plus tard.

Mariana avait accepté ses offres, après les quelques protestations de rigueur.

La complaisance de Mme Nerville tirait la future Mme Paul Vernier d'un grand embarras. Ce fut donc dans la maison du cours d'Ajot que le sculpteur conduisit l'officier.

Mlle de Sainclair salua Robert d'Alboize avec la correction cérémonieuse d'une jeune personne rompue à toutes les traditions mondaines ; mais l'officier, qui était lui aussi un gentilhomme, constata avec une légère inquiétude que Mariana exagérait un peu peut-être cette correction.

Il se reprocha bien vite cette première impression et montra la plus exquise courtoisie vis-à-vis de la fiancée de son ami.

Elle ne tarda pas à s'humaniser d'ailleurs.

— Capitaine, dit-elle, M. Paul Vernier m'a parlé bien souvent de vous.



Le digne homme avait mis à la disposition du couple une délicieuse maisonnette. — Page 572, col. 1

— Et il ne l'a pas fait en trop mauvais termes ? demanda l'officier en souriant.

— Non, certes.

Oui, c'était vrai ; l'artiste avait parlé chaleureusement de Robert d'Alboize. La première fois que le sculpteur avait prononcé ce nom, Mlle de Sainclair s'était souvenue que ce jeune officier était celui qui avait fait danser Carmen, à cette soirée d'ambassade, à laquelle Mariana n'avait pas assisté.

Obéissant à un pressentiment bizarre, elle n'avait pas fait connaître cette particularité à son futur mari. Elle ne voulut pas non plus annoncer à M. d'Alboize qu'il verrait Mlle de Kerlor au mariage.

Mariana prétextait un défaut de mémoire, si Carmen s'étonnait de ce silence.

XXVI

DEUX MARIAGES

La grande nef de l'église Saint-Louis resplendissait de lumières et les fleurs étaient semées à profusion.

Mlle de Sainclair avait voulu se marier au maître-autel ; les grandes orgues avaient joué l'*Ave Maria* de Gounod.

Monseigneur l'évêque de Quimper avait consenti à se déplacer et à officier.

Toute l'aristocratie de Brest et des environs avait répondu à l'invitation qui lui était faite au nom de la comtesse de Kerlor. L'orgueilleuse Mariana jouissait de son triomphe, bien qu'il dût sans doute n'avoir pas de lendemain elle voulait ce jour-là écarter de son esprit toutes les préoccupations affligeantes.

Elle s'était composée une figure rayonnante ; ses yeux bleu sombre se baissaient chastement, et la pudique rougeur des vierges empourprait son front.

Paul Vernier, très ému, était pâle ; sa nature vibrante à l'excès lui enlevait son sang-froid ordinaire.

Déjà, au mariage civil, qui avait eu lieu la veille, son trouble avait été grand ; mais dans cette majestueuse église, au milieu de cette mise en scène impressionnante, il était ému au delà de toute expression.

Il se souvenait que c'était là, dans ce sanctuaire, qu'il avait osé dire à Mariana qu'il l'aimait.

Il regardait le pilier derrière lequel il avait attendu que la jeune fille fût seule.

L'église, ce jour-là, n'avait pas ces splendeurs d'apothéose. Il y était revenu bien souvent, croyant revoir Mlle de Sainclair ; il s'était désespéré en constatant qu'il était seul au rendez-vous. Il avait eu tort, mais pouvait-il deviner que la jeune fille s'était juré de ne rentrer dans ce temple, qui avait entendu les premiers aveux, que pour y concevoir la bénédiction nuptiale ?

Robert d'Alboize regardait Paul pour l'exhorter au calme, et Mariana lui avait dit tout bas, agenouillée sur son coussin de velours rouge à crêpines d'or :

— Mon ami, tous les yeux sont fixés sur nous.

Paul avait cherché à se ressaisir ; il n'y était qu'incomplètement parvenu.

Quand il passa au doigt de sa femme l'anneau symbolique, ce fut avec un tremblement nerveux ; mais son visage s'illumina d'une façon radieuse et la félicité la plus complète emplissait son cœur. Son agitation cessa.

L'évêque prononça une courte allocution qui souleva de flatteurs murmures, compatibles avec le recueillement que devait imposer la cérémonie.

Paul Vernier et Mariana de Sainclair étaient unis devant Dieu et les hommes.

Le sculpteur avait perdu sa mère. Son père était venu au mariage. C'était un homme d'une soixantaine d'années, au visage placide et bienveillant, chef de bureau à l'administration des postes et télégraphes. Il était décoré.

Le garçon et la demoiselle d'honneur étaient un cousin germain de l'artiste, venu de Paris avec le papa, et Mlle Jeanne Nerville, très heureuse dans ses blancs atours.

L'abbé Victorien, curé de Kernéis, le frère de feu Mme Vernier, était également là.

Pendant le défilé qui eut lieu à la sacristie, Georges de Kerlor, qui avait renoué des relations affectueuses avec l'officier, fréquenté l'hiver précédent à Paris, Georges de Kerlor dit au capitaine :

— Vous allez me permettre, à mon tour, de vous présenter ma fiancée.

— Très volontiers, mon cher comte, répondit Robert.

— En même temps, je vais vous mener saluer Mlle de Kerlor, votre valseuse de l'ambassade russe.

— Mademoiselle votre sœur est ici ? fit Robert gaiement.

— Oui. Elle est venue avec Mlle Hélène de Penhoët, ma fiancée. Ma mère a craint la fatigue de cette journée, et, à son grand regret, elle est restée au château. Les jeunes filles sont arrivées à l'église quelques instants avant l'entrée de l'évêque.

Robert d'Alboize, d'une correction absolue, et tout à sa mission de témoin, n'avait pas regardé les invités pendant la cérémonie.

Mais si le capitaine n'avait pas commis un péché de curiosité bien excusable, il n'en était pas de même dans le clan féminin qui se pressait au milieu de la nef.

L'officier ralliait tous les suffrages des femmes et des jeunes filles par sa beauté martiale et sa prestance de gentilhomme.

Parmi ces jeunes filles, précisément, se trouvait Carmen.

En venant au mariage de sa cousine, Mlle de Kerlor ne pouvait supposer qu'elle allait y rencontrer ce brillant capitaine avec qui elle avait eu tant de plaisir à danser à Paris.

Elle fut ravie de le revoir et elle le signala à Hélène.

— M. Robert d'Alboize !... Tu sais bien, l'officier dont je t'ai parlé.

Aussi, quand Georges lui amena le jeune homme, celui-ci fut-il accueilli de la façon la plus aimable par Carmen.

Mlle de Kerlor s'écria :

— Je ne m'attendais pas du tout à vous rencontrer à la noce de ma petite cousine. Georges a dû être bien surpris.

Robert expliqua en quels termes il était avec Paul Vernier.

— Je suis doublement heureux, dit-il, de n'avoir pas hésité à quitter la capitale de la Suède. J'ai fait plaisir à un ami intime et je suis charmé de retrouver M. et Mlle de Kerlor.

Et se tournant vers Hélène, il ajouta :

— Je regrette, mademoiselle, de ne pas vous avoir rencontrée aussi à Paris l'hiver dernier, car au lieu de revoir deux amis, j'en reverrais trois.

L'orpheline eut un sourire affable ; la franchise du capitaine lui rappelait la droiture de Georges et elle s'expliqua la sympathie qui semblait les réunir.

— M. d'Alboize, ajouta Carmen joyeusement, on dansera ce soir.

Il répliqua :

— Je vous supplie de me garder une petite place sur votre carnet.

— Vous serez en tête du tableau, capitaine, repartit Mlle de Kerlor ; vous passerez au choix.

Le défilé était terminé. Mariana sortit au bras de son beau-père.

Quand la mariée apparut sous le porche de l'église, il y eut un vif mouvement de curiosité dans la foule rassemblée sur la place.

Tous les yeux se braquèrent sur la jeune épousée, qui ne paraissait pas très intimidée.

Il y avait de tout dans ces innombrables regards ; à côté de beaucoup d'admiration, se glissait un peu d'envie et même d'ironie.

Chacun exprimait son opinion :

— Elle est très jolie !

— Oui, mais elle a l'air rudement fière.

Une autre voix féminine ajouta, désignant l'orpheline :

— J'aimerais mieux la blonde.

Les ouvrières de Mme Rozen, la blanchisseuse de Recouvrance, avaient demandé à leur patronne la permission d'aller voir le grand mariage.

— En parlant de la blonde, fit Yvonne. C'est singulier.

On dirait qu'elle ressemble à Mlle de Penhoët.

— T'es pas folle ? demanda Marik.

— Pas du tout, reprit sa camarade. Tiens, regarde !

L'orpheline, au bras de Georges, s'était tournée du côté des blanchisseuses.

— C'est vrai, reconnut Marik.

— Elle est avec le monsieur et la demoiselle qui montaient chez elle, le jour de l'orage.

— Eh bien ! Elle en a une chance !... C'est toujours les mêmes quoi !

Dans un autre groupe, le dialogue suivant s'échangeait à mi-voix entre deux personnages que nos lecteurs n'auront pas de peine à reconnaître.

— C'est la gigolette du bois de Kernéis !

— Dis donc, Eusèbe, elle n'a plus besoin de vulnérable.

— On n'a jamais pu savoir, repartit La Limace en clignant de l'œil.

— Et celui qu'elle épouse c'est le mec qui l'a arrachée de nos pattes !

— Dis donc, Zéphyrine, nous sommes pour quelque chose dans ce mariage-là.

— Bien sûr ! elle aurait dû nous inviter à sa noce.

— Nous ne l'inviterons pas à la nôtre, Fifi, et puis v'là tout. Ces gens du monde, faut toujours leur donner des leçons de savoir-vivre.

— Ah ! malheur ! glapit la somnambule.

Et pour ne pas perdre leur temps, La Limace et Zéphyrine, venus dans ce but, explorèrent habilement et fructueusement les poches de leurs voisins.

Ils se faufilèrent audacieusement au premier rang des curieux, et au moment où Mariana montait en voiture, le couple cria :

— Vive la mariée !

Mme Paul Vernier se retourna ; et en apercevant les faces gouailleuses des deux malfaiteurs elle eut un tressaillement.

Cet incident fut vite oublié. Mariana était complimentée, fêtée par tout le monde ; elle prenait de petits airs de reine qui seyaient fort bien d'ailleurs à sa beauté impérieuse.

Pendant le festin, elle obtint un nouveau triomphe. Après le repas elle voulut ouvrir le bal avec le comte de Kerlor.

Quand Georges mit sa main dans celle de Mariana, la jolie épousée sentit disparaître tout son empire sur elle-même.

Elle garda pourtant un sourire stéréotypé sur ses lèvres ; mais elle était mordue cruellement au cœur.

Elle voulut s'étourdir et, par un prodige de volonté, se donna l'illusion d'appartenir tout entière au comte, pendant ces quelques instants. Mais hélas ! ce n'était pas lui qu'elle avait épousé, et quand

A LA PORTÉE DE TOUS

L'immense vogue du *Baume Rhumal* est due à la rapidité avec laquelle il agit dans les cas de rhumes opiniâtres, toux persistante, grippe, bronchite. Sûr, efficace, économique, il est à la portée de tous.

CHOSSES ET AUTRES

—L'épidémie de fièvre jaune a coûté \$17,000,000 à la Nouvelle Orléans.

—Le tabac, selon les économistes, coûte à l'ouvrier le huitième de son gain ; c'est-à-dire que là où la journée de huit heures est en force, il travaille une heure de son temps pour satisfaire son goût du tabac.

—Il y a actuellement au collège canadien, à Rome, 33 jeunes abbés des différents diocèses du Canada. Tous suivent les cours soit de philosophie, soit de théologie, soit de droit canonique. La plupart assistent aux cours qui sont donnés à l'Université de la Propagande.

—Le Yukon est un fleuve considérable. A 150 milles de son embouchure, on ne voit pas la rive d'un bord à l'autre. A 700 milles de son embouchure, il a 20 milles de largeur. Avec ses tributaires, il est navigable sur un parcours de 2,500 milles.

—Paris renferme quatorze maisons de refuge pour les personnes sans feu ni lieu. L'an dernier, ces maisons ont donné asile à 14,050 personnes, dont 1,500 femmes et 2,600 enfants. Parmi ceux qui y ont cherché refuge on compte des professeurs, des étudiants, des instituteurs, des auteurs, des journalistes, des acteurs et des chanteurs.

—Les Egyptiens sont les premiers êtres qui aient fabriqué le papier. Quelques uns des papyrus datent d'avant de 3,000 ans, surpassant en antiquité, le premier papier chinois d'environ 1,500 ans. Les Chinois sont considérés comme le deuxième peuple ayant fabriqué le papier avec des fibres de végétaux ; les annales chinoises en placent l'invention à environ 1,500 ans avant Jésus-Christ.

EMPLOI REGULIER

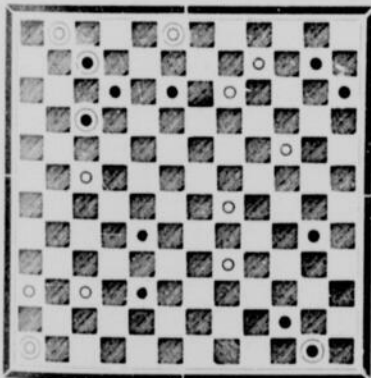
Soulagement immédiat, guérison rapide et radicale du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, sont obtenus par l'emploi et l'usage persévérant du *Baume Rhumal*.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 208

Composé par M. T. Brunet, Montréal

Noirs—11 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 207

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
45	38	32	52
57	57	58	45
56	49	45	43
55	49	43	56
69	61	56	67

34	27	67	21
42	36	29	42
47	40	21	47
53	3	42	66
3	7 gagnent		

Solutions justes par M. L. Paradis, Montréal.

PRATIQUE DANGEREUSE

Expérimenter des remèdes pour le plaisir de la chose est une pratique dangereuse et absurde. Pour le rhume, la toux, la grippe, la coqueluche, la bronchite, il n'y a qu'un remède, le *Baume Rhumal* qui donne toujours satisfaction.

CONSUMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, recut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections liées. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs. Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. Indiquer ce journal en écrivant : S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Fourrures

Trente ans d'expérience me permettent de donner les meilleures Fourrures aux plus bas prix possible.

Casques

Des plus beaux matériaux sont justement la spécialité maintenant.

ARMAND DOIN

MANCHONNIER

1584 Rue Notre - Dame

En face du Palais de Justice.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Par de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.



LE SEUL
journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est
LA SAISON
30, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendra qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et la meilleure marche entre tous

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéi commiss.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.
Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU
LIBRAIRES-PAPETIERS
No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE -
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc. avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituentes 2 fr.
phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

LAPRES LAVERGNE
Photographes
No 300 RUE ST DENIS
Tél. BELL 7283. MONTRÉAL
- MARCHAND 843. P.Q.

Flacon : 5 fr. Franco : 6 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou **Lait Candès**
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe l'Acné, l'eczéma, les boutons, les rides précoces, les rugosités, les boutons, l'effluence, etc., conserve la peau du visage claire et saine. À l'état pur, il nettoie, onctueux, masque et tache de rousseur.
Il date de 1849
84 St-Denis St.
CANES-Paris

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
L. KIRN
à l'Extrait éthérifié
de FOUGERE Mlle Paris
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARR, PHARMACIEN MAISON
54, Boulevard Edgar-Quinet
à dans toutes les bonnes Pharmacies

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRE.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?

Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en montrons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte d'acier est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner : si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 : ce n'est que juste.
L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La coupe d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.
Royal Manufacturing Co.
334 Dearborn St., Chicago

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire
J.-A. Carufel
Administrateur.

La Maison E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

FAIT DES CADEAUX

LE PLUS GRAND BARGAIN

Le plus grand Bargain jamais offert par aucune autre maison vous est maintenant exposé sur nos comptoirs.

Etoffes toute laine unie, de fantaisie, mélange, etc., cachemire 45 pouces de largeur, valeur de 45c à \$1.10. Spécial..... 24c

Un Evénement de Soies

Soie Taffetas, soie de fantaisie pour garnitures, soies nuancées, valant de 50c à \$1.10. Spécial..... 24c

Prix de Velours Massacré

Velours de soie noir et couleur, broché et fantaisie, peluche de soie, valeur extra, valant 75c à \$1.50. Spécial..... 24c

Avis Spécial aux Messieurs

Sous-vêtements pure laine, des corps seulement, valant \$1.00 et \$1.50. Spécial..... 24c

Dites à vos dames de ne pas manquer ceci.

Une Surprise aux Garçons et Fillettes

Habillements Jersey, robes en laine, polka, Jupon, etc. Il y en a qui contiennent 3 morceaux et plus. Prix spécial chacun..... 24c

Rien ne vaut moins de \$1.00 à \$3.75.

En fait de jouets et d'articles pour

NOEL ET LE JOUR DE L'AN,

Nous pouvons vous dire que notre assortiment est des plus considérables et que nos prix font la surprise générale.

Mouchoirs en soie japonaise, brodés aux 4 coins, valant 23c. Spécial, deux pour..... 24c

Chiffons et Gouffrés de soie, valant 15c et 25c. Spécial, trois verges pour..... 24c

Soyez chaudement et confortablement

Convertures en flanellette 10-4, valant 85c. Spécial..... 24c

Aussi aux 10 premières pratiques, à 9 heures précises, un confortable de 85c à..... 24c

25 boas en plumes de fantaisie, 36 pouces de long, valant \$1.10. Spécial..... 24c

Spécial dans notre Soubassement

150 balais à tapis, biévétés, pour enfants; vendus partout 50c. Tant qu'il y en aura..... 24c

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD.

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Cadeaux du Jour de l'An

Ouvvert jusqu'à 10 hrs chaque soir

Attractions au gros magasin.—Santa Claus—Morceaux de musique choisis dans le département d'articles d'Orient, de 3 hrs à 5 hrs et de 8 hrs à 10 hrs chaque jour.

Foules immenses au gros magasin chaque jour

Il y a des foules immenses d'acheteurs au gros magasin chaque jour. Pourquoi? Parce qu'ils y trouvent les assortiments les plus considérables aux prix les plus bas et ils peuvent acheter la plus grande quantité de marchandises avec le moins d'argent. Rappelez-vous les commodités qu'offre ce magasin. Vous pouvez acheter tout ce qu'il vous faut ici et vous n'êtes pas obligé d'aller chez vous le midi pour prendre votre lunch. Le gros magasin pourvoit aux exigences de ses clients de la meilleure manière possible. Il ne faut pas s'étonner si le nombre de ses clients augmente chaque jour. Rappelez-vous que.

Cadeaux en Fourrures

Colerettes Ripple en belle fourrure brune, \$5.85.

Petites colerettes Ripple en phoque du Groenland, \$8.15.

Colerettes Ripple en chat sauvage, \$10.15.

Jupes de Robes pour Dames

Belles jupes de robes prêtes à mettre, pour dames. Prix de \$1.75 à \$15.50.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Articles pour le cou pour Messieurs

Chic nouveauté en fait d'articles pour le cou pour hommes, comprenant boucles, nœuds et four-in-hane, 13c, 22c, 45c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouveaux gants de kid français

Un assortiment très choisi et varié de toutes les nouveautés parisiennes en fait de gants de kid préparé. Suède et Mousquetaire, de 65c à \$2.15.

Robes d'Enfants

En une variété choisie de plaids, serges et draps de fantaisie, de \$2.65 à \$12

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

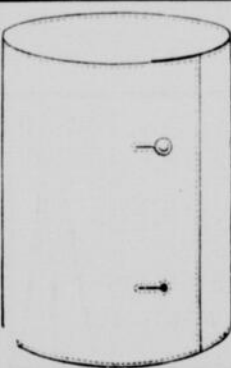
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



Nouveautés...

Chapeaux. Parapluies
Cravates, Corps et
Gants, Caleçons
Fourrures, etc.

CHEMISES SUR MESURE

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicer. Échantillons fournis sur demande, par la

COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNE- Paris et Seine 50f 26f 14f
MENT Départements 56f 29f 15f
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de la poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Etranger.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.